

LA REPRISE DU TRAVAIL

Septembre c'est la reprise. C'est la rentrée. C'est la fin des vacances. Tous ces mots convenus expriment bien un renouveau sensible de l'activité. Les obligations sont plus strictes, les levers plus matinaux, les rues et les routes plus encombrées. La France s'est remise au travail après la parenthèse des vacances, dit-on.

On sait très bien que beaucoup n'ont pas cessé de travailler depuis juin dernier. On sait très bien que la crise est toujours présente et que de plus en plus de personnes ne trouvent pas d'emploi. Mais l'impression globale reste forte et sans doute juste. Le signe tangible que nous sommes, malgré tout, dans une société du travail.

Qu'est-ce donc qu'une société du travail ?

Depuis toujours les hommes ont travaillé, même quand ils vivaient de cueillette. L'immense monde des paysans a été, et est encore dans une large partie de notre planète, un monde où pratiquement on travaille tout le temps. Mais depuis deux siècles une distinction tranchée s'est peu à peu établie entre travail et non-travail, entre les "travailleurs" et les autres, entre ceux qu'on appelle maintenant des "actifs" et les non-actifs. Notre société se perçoit délibérément comme orientée par le travail. C'est désormais en regardant son apport de travail que chacun est considéré dans la société moderne.

Un autre glissement a eu lieu : le travail est moins vu comme une activité qui produit un effet utile, que comme une valeur d'échange. En gros : on ne dit plus "le travail améliore la vie" ; on dit "je travaille, tu me payes".

Les usines et le capitalisme industriel ont donné naissance à cette manière de voir. Elle s'est étendue à tous les secteurs d'activité. La crise n'a pas encore changé la donne.

Quelques conséquences pratiques.

Une mère de 11 enfants déclare : "Je vais prendre un emploi au mois de septembre prochain pour être reconnue comme une active" ! Toute l'activité que requiert la gestion d'une maisonnée aussi importante avec des horaires sans fin et des soucis sans mesure ne mérite pas le nom de "travail" et n'est donc qu'effleurée par la reconnaissance sociale. Ce qui ne rentre pas dans la catégorie du "travail" a toutes les peines du monde à être reconnu à sa juste valeur.

La tranche des actifs se situe entre 20-25 et 60 ans. On compte et décompte les "périodes d'activité". "Dans la comptabilité nationale, une activité ne devient travail que si elle est rémunérée, car elle contribue alors à la production. À défaut, il s'agit d'une occupation ou d'un

passer-temps, activités qualifiées d'improductives, même si elles sont socialement très utiles." Les parents passent leur temps à dire à leurs enfants de travailler mais on ne les considère comme "travailleurs" que lorsqu'ils rentreront sur le marché du travail. Les bénévoles, dont beaucoup sont des seniors, sont regardés comme des inactifs lors même qu'ils débordent d'activités utiles.



"Le travail est devenu le mode normal de socialisation, non seulement par les revenus qu'il procure, mais aussi parce qu'il est générateur d'estime de soi, de reconnaissance sociale... Être privé de travail - comme le sont les chômeurs - apparaît comme une mise à l'écart et une forme de marginalisation qui attentent à la dignité humaine."

On pourrait sans peine allonger la liste...

Un regard à modifier.

Les mots sont comme les étiquettes. Ils guident le regard. Mais un changement de regard peut amener à changer les étiquettes. La refondation de la vie sociale "après la crise" demandera une valse des étiquettes. Le PIB, le Produit Intérieur Brut cédera peut-être sa place au PID, le Produit Intérieur Doux. On peut rêver d'un monde où la mère (et même le père) qui promène son bébé, le moine qui prie, le président bénévole d'une association qui organise et l'étudiant qui étudie seront regardés comme des hommes et des femmes qui se livrent à des activités aussi utiles et aussi dignes de reconnaissance que ceux qui fabriquent des voitures ou vendent des yaourts.

Claude Picard